

SOPHIE LOUBIÈRE
Dans l'œil
noir
du corbeau

NEO

le
cherche
midi

Dans l'œil noir du corbeau

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La Petite Fille aux oubliettes, Balcine, « Le Poulpe », 2000.

Je ne suis pas raisonnable, Balland, 2001.

Dernier parking avant la plage, Les Belles Lettres, « Le Grand Cabinet noir », 2003. Gallimard, « Folio policier », 2004.

Pour en finir avec les hommes (et la choucroute), Balland, 2004.

NOUVELLES

Petits polars à l'usage des grands, Librio, 2000.

DIVERS

Éléphanfare, livre pour enfants illustré par Olivier Latyk,

Albin Michel-Jeunesse, « L'humour en mots », 2003.

Petit atelier de bricolage (de plage), illustré par Laurent Silliau,
Ginko, « Biloba », 2008.

Sophie Loubière

Dans l'œil noir
du corbeau

COLLECTION **Néo**
dirigée par Hélène Oswald

cherche
midi

DIRECTION ÉDITORIALE: Arnaud Hofmarcher

COUVERTURE: Marc Bruckert

PHOTO DE COUVERTURE: © Sophie Loubière

© **le cherche midi, 2011**

23, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général et l'annonce
de nos prochaines parutions sur notre site Internet :

www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique: 978-2-7491-2170-3

À Bruno

RECETTE DE LA SOUPE AUX CORBEAUX

Prendre une marmite en fonte avec deux anses.

La remplir de deux litres d'eau.

*Ajouter un morceau de flanchet, un rondin (avec son os à moelle),
un morceau de paleron ou de macreuse,*

cinq carottes,

deux oignons piqués de clous de girofle,

un bouquet garni,

trois poireaux,

et des pommes de terre en fin de cuisson.

Vider et nettoyer les deux corbeaux.

Les passer à la flamme.

Les accrocher avec du fil de fer à chaque anse de la marmite.

*Mettre l'ensemble sur la braise, les volatiles suspendus à une
quinzaine de centimètres de la braise.*

Contrôler régulièrement la cuisson.

Lorsque la chair se détache des os, retirer le tout.

Réserver les corbeaux.

*Retirer la viande, les légumes, le bouquet garni et filtrer le
bouillon.*

*Le bouillon sera servi en début de repas avec du pain tartiné de
moelle et d'un peu de sel de Guérande.*

*Le flanchet, le rondin, le paleron et les légumes sont ensuite
servis.*

On accompagne ce plat de moutarde ou de cornichons.

Mise en bouche

C'est un joli cadavre.

Du bout des doigts, Bill touche le ventre encore tiède. Le petit corps repose sur le ponton de bois craquelé où l'homme s'est assis, à côté d'une grosse pierre. Les jambes de Bill se balancent dans le vide au-dessus de l'eau grise. Ses talons se télescopent. Un à un, des morceaux de terre agglutinés sous les semelles de ses bottes en caoutchouc tombent dans l'étang. Bill ne porte rien d'autre qu'une vieille veste en daim marron doublée de fourrure et une paire de bottes usées.

Le soleil blanchit les cimes décharnées des séquoias de l'autre côté du plan d'eau. Les ramures sont brisées, la forêt a souffert durant la dernière tempête. On distingue nettement le trajet emprunté par la tornade à travers les bois, à l'opposé de la maison. Des branches s'enchevêtrent sur le sol, rendant impraticable le sentier qui dessine un ovale autour de l'étang et du bungalow. Bill va devoir débroussailler, retirer les branchages gorgés d'eau barrant la rive, mettre le bois à sécher, abattre puis tracter les plus gros arbres déracinés jusqu'à la route. Des semaines de labeur pour un homme seul. Il faudrait revenir au printemps, ne pas attendre que les ronces s'enroulent autour des débris, fabriquant d'inutiles casse-tête parés de fougères.

Bill penche sa barbe sur le petit cadavre.

Oui, vraiment, il est joli.

L'homme pourrait s'en réjouir. Assis à l'extrémité du vieux ponton, les talons de ses bottes battant l'air, il a

tout d'un gamin, un garnement de quatre-vingt-dix kilos avec des poils coriaces accrochés aux joues. Bill n'avait jamais réussi un coup pareil. Directement à la tête. Ploc ! Merci, m'dame ! L'arme est dans la poche de sa veste de campeur, au chaud. Une relique. La première fois qu'il l'a tenue entre ses mains, Bill s'en souvient. Elle lui fut offerte par beau temps. Un premier jour de printemps sur Sunset débarrassé de ce damné brouillard. Assis sur son vélo jaune, Bill regardait deux oiseaux traverser un ciel bleu aussi limpide que ses yeux. Leurs becs noirs fendaient l'air comme la pointe d'un couteau et l'enfant plissait les paupières sous la paume de sa main gauche. David Rainbow, le père de Bill, était dans le garage avec Mrs Daisy Swabs, la voisine à longues jambes. Il avait aménagé là un petit atelier de menuiserie. Mrs Swabs en était sortie un peu avant l'heure du goûter avec son sac à main laqué blanc, les yeux brillants. Le menuisier l'avait suivie d'un pas lourd, rajustant sa casquette. Un instant auparavant, alors qu'il tournait autour de la maison sur sa bicyclette, Bill avait entendu s'entrechoquer les bords remplis de vis et de boulons posés sur l'établi. Son papa travaillait bien. Pour remettre d'aplomb des chaises capricieuses et des tables branlantes, rafistoler des armoires à linge désarticulées, David Rainbow était ce qui se faisait de mieux dans le secteur. Il tenait sa réputation auprès des ménagères de St Francis Wood, toutes mariées à des flics ou des pompiers. Il œuvrait aussi sur commande pour un magasin de meubles de San Francisco. Question fabrication, c'était impeccable. Pour le pognon, on était loin du compte. Lassitude au cœur, paresse de l'âme, le menuisier répugnait à achever ses ouvrages. Les délais de livraison se comptaient en semaines. David Rainbow faisait perpétuellement crédit et ne tenait aucun livre de comptes. C'est pour cette raison que la maman de Bill avait dû trouver un travail de secrétaire et se rendait du lundi au vendredi au QG des flics de San Francisco, 850,

Bryant Street, avec son gilet rose, son cabas en macramé et un petit en-cas enroulé dans de la Cellophane.

– Devine ce que Daisy t’a rapporté !

C’est ce jour-là que Bill avait eu le lance-pierre. Mrs Daisy Swabs l’avait acheté dans un drugstore sur Market. Il avait regardé l’objet avec circonspection. Il était fait d’une lanière en caoutchouc et d’un manche en bois verni. Bill avait demandé si le lance-pierre était bien pour lui, puis il avait lâché son vélo pour saisir délicatement son cadeau et murmuré « merci, m’dame » à l’attention de Mrs Daisy Swabs pendant qu’elle lissait du plat de la main quelques plis formés dans sa robe à pois rouges.

– Viens, p’tit con ! On va s’entraîner.

Bill avait ensuite suivi son père au fond du jardin, sous le fil à linge.

– Faut trouver des trucs sur quoi tirer. Attends.

Le père avait disparu dans la cuisine. Il en était revenu avec quatre bouteilles de bière. Bill avait armé son lance-pierre et mordu sa langue.

C’était un jeudi.

Le fil à linge était situé à environs huit mètres de la maison.

Bill n’atteindrait jamais aucune cible.

Les cailloux atterrieraient derrière les bouteilles de bière alignées sur une caisse en carton ou finiraient dans les draps suspendus plus loin. Le petit Bill n’y voyait guère, ébloui par la réverbération du soleil sur les draps blancs, et ses tirs malhabiles provoquaient l’hilarité du père. Tous deux riaient, genoux écartés, frappant leurs cuisses du plat de la main.

Vers 17 heures, le jeune garçon était monté dans sa chambre en courant. Il avait jeté le lance-pierre au fond de son placard à vêtements, derrière des boîtes à chaussures, souhaitant ne jamais remettre la main dessus, puis il s’était écroulé sur son lit, emporté par un sommeil singulier.

Parce qu'il avait vomi dans la cuisine et que ça n'allait pas plaire à sa maman. Il avait régurgité la bière que son père lui avait fait boire dans le jardin. Bill se souvient très bien de ce jour-là. Du rire de son père et du sien mêlés. Du bruit mat des cailloux cognant les draps. De l'éclat du soleil sur les bouteilles de bière.

Sa maman était rentrée du travail avec ses chaussons.

Bill avait sept ans.

Jamais il n'avait entendu un tel cri retentir dans la maison.

Depuis qu'il s'est assis sur le ponton, Bill n'a vu aucun oiseau pénétrer le ciel. Le soleil n'est plus qu'une lueur confuse à l'horizon. Au crépuscule, l'étang exhale un parfum d'humus et de limon dans un déluge de croassements. Bill hume la fraîcheur du soir. Derrière le bungalow, sous les pattes d'un raton laveur, un craquement de brindilles résonne comme un claquement de fouet.

L'homme tire d'un coup sec sur la corde bleue en nylon posée sur ses genoux. Il fabrique un nœud coulant. Le bleu vif de la corde tranche sur la blancheur du ponton. La corde est fixée à la grosse pierre. Bill retire sa veste et frissonne. Son corps nu exhibé, il est vulnérable à la brise. Seuls ses pieds conservent un peu de chaleur au fond des bottes. Pas un corbeau dans le ciel. Pas même le hululement sinistre d'un volatile. La forêt a fait vœu de silence. Bill frémit de la tête aux pieds. Une vapeur tiède s'échappe de sa bouche. Le panorama s'assombrit. Il va faire nuit. À deux mètres du ponton, parmi les roseaux sauvages, on ne distingue plus la chevelure blanche de la dame de l'étang dont les boucles lisses caressent la surface de l'eau. Depuis combien de temps est-elle là ? Combien d'années à l'attendre ?

Passer la corde autour du cou.

Saisir la grosse pierre à deux mains.

La tenir au-dessus de l'eau.
Fermer doucement les yeux.
Retenir sa respiration.

Quelque chose a bougé. Comme un frôlement de sa joue gauche. Bill soulève les paupières : le petit cadavre a disparu. Au-dessus de lui, l'oiseau s'envole à tire-d'aile, dessinant de folles circonvolutions dans le ciel. Bill repose la pierre sur le ponton. Un malin, le piaf ! se faire passer pour mort alors qu'il était peut-être juste un peu sonné. Tout à l'heure, quand Bill l'avait visé, le caillou n'avait donc pas frappé la tête.

Comme à regret, l'homme remet sa veste, puis il tire de la poche gauche le lance-pierre, le soupèse, sourit. Objet de malheur pour un fils de bon à rien. Pas le jour pour mourir. L'arme tourbillonne dans les airs avant de frapper la surface de l'eau. La dame de l'étang dînera seule ce soir.

Anne tient sa tête penchée en avant. À genoux, les coudes en appui sur la cuvette, elle ignore si elle doit encore pousser deux doigts au fond de sa gorge. La nausée s'accroche, l'oblige à fixer le blanc de l'émail et il n'y a personne à ses côtés pour lui tenir le front ou caresser ses cheveux.

Anne glisse mollement contre le mur des toilettes, y appuie sa tête, referme ses bras autour des genoux, soupire. Un instant, la vie lui est supportable.

Dans le miroir rococo suspendu au-dessus des lavabos en marbre rose apparaissent des joues pâles et deux yeux cobalt. Rincer la bouche avec de l'eau fraîche au robinet. Remaquiller tout ça. Défroisser la robe en lin tomate. Replacer le flacon de savon liquide de telle façon qu'il soit exactement entre les deux vasques. Récupérer la paire de mules en satin doré abandonnée dans les toilettes. Se redresser. Rejoindre les convives sur la terrasse du Relais et Châteaux. D'un pas gracieux, atteindre le buffet aménagé en arc de cercle pour le mariage, rejeter la tête en arrière, et contempler cet assortiment de fromages du terroir en exposition sur un lit de paille orné de feuilles de vigne.

– Mademoiselle ?

Un serveur lui tend une assiette. Chèvre, brebis, camembert et vacherin. Il ajoute un petit pot de gelée de thym et un autre de confiture de figues pour égayer les fromages frais.

– Cela vous convient-il ?

Anne tend la main.
Manger.

Mathieu Gandrange. Un homme au lait cru. Pour leur mariage, il y a seize ans, Mathieu s'était assuré que *Le plateau des fromages de nos régions* figurait au menu du repas de noce. C'était un restaurant du dimanche du côté de Ligny-en-Barrois, quelques amis, peu de famille, Anne portait un tailleur blanc à épauettes, Mathieu faisait le choix d'une part de fourme d'Ambert. Le gâteau des mariés, gonflé de crème au beurre, avait la forme d'une caméra. Une trouvaille du pâtissier avec lequel jadis Mathieu avait joué au Lego et collé des rustines sur des chambres à air de vélos nécessaires à toutes sortes d'acrobaties. Les collègues de France 3 Régions étaient venus filmer les alliances. L'animatrice de l'émission « Une journée en Lorraine » épousait son réalisateur, ravissant sujet de clôture pour une édition du journal local.

Anne possédait alors la faculté de croire au contentement. Être *réalisée* par un mari lui convenait parfaitement. Comme une coquille de noix à la merci du courant d'un ruisseau, elle laissait Mathieu diriger sa vie. Anne a conservé de cette période une aptitude propre aux hôtes d'accueil : sourire à toutes occasions. Marque indélébile de félicité. Son reflet croit aux artifices. Certains dimanches, parce que son mari l'y conduisait, Anne respirait les parfums de la forêt de Haye, scrutant les sous-bois humides pour y dénicher quelques champignons, frottant ses pantalons aux herbes hautes, caressant la mousse au pied des arbres. Un homme, alors, la tenait par la main. La beauté d'Anne l'emportait sur la dureté de son regard. Rien ne pouvait laisser imaginer que son âme fuyait l'apocalypse.

La nouvelle épouse de Mathieu traverse la terrasse dans une robe de grossesse couleur topaze. Devant un

Robert Ferrigno livre avec ce thriller au rythme hâtant une réflexion étourdissante sur la manipulation et les conflits religieux.

À paraître

Theodore Roszak, *Au cœur des rêves*
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Édith Ochs

Un autre monde existe, dans lequel nous menons une seconde vie. Pour Theodore Roszak, le monde des rêves est un monde réel...

La jeune Deirdre Vale a le pouvoir de s'immiscer dans les rêves et de les observer sans être vue. Elle peut aussi manipuler le rêve et placer le rêveur « sous influence ».

Deirdre est la seule rescapée avec sa fille, Laney, 12 ans, d'un drame épouvantable survenu deux ans auparavant : la mort de son mari, qui avait tué, dans une crise de folie, deux de leurs enfants. Elle travaille à la clinique psychiatrique du docteur Devane, spécialiste des enfants autistes. Elle met son talent au service du docteur en s'introduisant dans leurs rêves pour l'aider à établir un contact avec les jeunes malades.

Cependant, la liberté de la clinique s'arrête là où commencent ses dettes, comme le font valoir son administrateur, Castello, et le siège social, anonyme, sans visage, à Washington. Ce dernier veut obliger le psychiatre à apporter son concours dans de sombres magouilles politico-financières. Aaron Devane se trouve contraint d'accueillir dans sa clinique des clients bien particuliers, pour les éliminer discrètement. Bien sûr, Deirdre ignore tout de ces derniers et quand elle commence à s'intéresser à leurs rêves, la machine infernale va se mettre en marche...

Un récit à rebondissements, où l'on trouve tous les thèmes chers à Theodore Roszak : les zombies, les morts-vivants, le pouvoir qui corrompt, celui de l'argent comme de la hiérarchie religieuse. Mais aussi Freud, le bien, le mal... la manipulation des esprits.

